

«Études». 20 Juin 1933

242

NOUVEAUTÉS SUR ANDRÉ GIDE

Si tant est qu'il soit rien, de tout ce que nous avons pu apprendre sur lui, qui mérite d'être appelé nouveau.

Il y aura bientôt trois ans que — comme le temps passel — le soixantième anniversaire de Gide ayant provoqué un certain émoi dans un certain monde parisien, l'occasion parut bonne aux amis de Gide de mener une enquête à son sujet auprès de l'Europe entière. Toutefois, si l'on en juge par les réponses publiées dans la revue *Latinité* (janvier 1931), l'Europe ne consacra que de brefs loisirs à méditer le jugement que l'on réclamait d'elle. Les Anglais, notamment, furent d'un laconisme merveilleux ; les Italiens, plus abondants, ne s'en montrèrent pas plus favorables, et tout cela se comprend. Seule, l'Europe centrale, allemande ou slave, se révéla comme un foyer brûlant d'affections étranges. L'enquête elle-même prenait prétexte d'une explosion admirative de MM. Curtius et Suskind, devant un écrivain dont ils recommandaient surtout la valeur « éducative ». C'est par Gide, désormais, que se formerait le nouvel « honnête homme », arraché à l'emprise romaine par l'individualisme protestant. Les diverses réponses venues de la même région précisaient en un sens facile à prévoir ces aveux d'une hostilité foncière contre la catholicité, ainsi que du désarroi moral de toute une jeunesse¹. L'enquêteur lui-même le

1. Ces énormités allemandes sont plaisantes à lire. M. Klaus Mann appelle Gide le « poète incalculable, le plus européen des poètes ». M. Erich Ebermayer s'estime comblé d'avoir vu « ce front qui sait, qui connaît, qui comprend toutes choses ». Cela suffisait, l'enquête a jugé bon de corser ces propos d'une véritable lettre d'amour d'une folle qui signe Jeugenia von Kap-Herr. Ne pouvait-on, du moins, taire la méprise? — L'écrivain tchécoslovaque Vladimir Baffel, sollicité de dire ce qu'il pense de la « catholicité » de Gide, écrit : « En étudiant la psychanalyse, j'ai perdu le peu de compréhension religieuse que je possédais », et il s'excuse de répondre sur ce point; mais nous voyons bien, dans ce fait qu'il vient d'avouer, la clé de toutes

faisait remarquer : « André Gide, dit-il, est de ceux qui ont *tout dit* et qui ont habitué les lecteurs à *tout lire*. Ce manque de retenue, cette *Hemmunglosigkeit*, comme disent les Allemands, semble précisément être ce qui a attiré vers lui les écrivains les plus jeunes et ceux qui ont subi moins que nous l'empreinte romaine... »

Rien, après tout, de si étonnant. La nouveauté la plus significative est, plutôt, que le gidisme ait pénétré, en France même, des esprits nés pour conduire les autres et considérés jusqu'ici comme chrétiens. Entre tant de boussolés affolés, il n'est pas de pensée ayant perdu le nord autant que celle de M. François Porché. Je tiens à faire méditer cette réponse, que Jeanne d'Arc ne lui inspirait pas. Après s'être, il est vrai, acquitté d'un blâme correct au sujet de la propagande de Gide « dans un domaine spécial », après s'être lui-même présenté comme un catholique fidèle, « au moins de cœur », M. Porché, soulagé de ces quelques scrupules, se hâte de reconquérir la réputation d'esprit « non prévenu ». Sa thèse — à laquelle M. Jean Tenant discernait avec à-propos la coupe de la sottise — est celle-ci : Gide est un « parangon » de notre civilisation. Son individualisme « irréductible », son « indépendance intellectuelle » sont des valeurs positives, considérables en Occident. Écoutez plutôt :

« On va répétant que le communisme russe est le fourrier de la barbarie orientale ? Eh bien ! imagine-t-on une telle dictature implantée en pays protestants ? Et, puisqu'il est question d'André Gide, *est-il possible de concevoir cet écrivain acceptant de plier son jugement, son art, de subordonner son goût, ses créations littéraires aux directives d'un parti ?* » Il ajoutait, pensif : « Ne soyons pas aveugles... ! »

Aveugle, certes non, le brave homme ne l'était pas lorsqu'il voyait dans le gidisme un rempart ! Que ne nous a-t-il préalablement appris, avec des bulles de savon, à arrêter les locomotives ! Lorsque, donc, le communisme russe eut fait du

ses autres réponses. C'est l'absence de compréhension religieuse qui permet à ce Allemand de dire : « Je trouve que Gide est un des chefs culturels de la modernité, que son influence est aussi vaste que délicate, et que c'est une influence civilisatrice par excellence. » Ainsi s'éclaircissent les approbations, partout où la compréhension religieuse a disparu.

nommé Gide une bouchée, ou, mieux, lorsque cet individualisme « irréductible » se fut laissé complaisamment absorber, les gens poussèrent les hauts cris. Quant à M. François Porché, il dut, je suppose, s'incliner, comme devant tout au moins un miracle céleste. Mais il ne faut pas mettre, n'est-ce pas ? des mystères partout.

Je sais bien que la retentissante conversion de Gide aux Soviets présente un aspect bizarre. Que ce « parangon » de liberté, ennemi de l'ordre et des lois, se soit asservi à la dictature la plus impérieuse, la plus impériale qui ait jamais paru sous le soleil, c'est absurde ! Mais qui dit absurde ne dit pas impossible, ni invraisemblable, et ne serait-ce même pas, précisément, le châtement suprême infligé à l'absurde, d'exister ? L'individualisme « incorruptible » de Gide, si l'on tient à l'appeler une force, ne saurait être qu'une force de corruption au service de toutes les possibilités, hormis celle du devoir. Et, malgré tout, il n'est pas possible à l'homme en quête de « nouveauté » de se satisfaire avec de la corruption pure. Gide sentait très bien, tel Saül, qu'il ne réussirait à rien, à moins qu'il n'arrivât à construire quelque chose quelque part. Son instinct protestant l'éloignait de plus en plus de la forme romaine ; sa haine des familles et des patries l'a fait aborder au communisme ; son immoralité, au nihilisme moral des Soviets. Là, du moins, on construisait ! L'individualisme « irréductible » trouvait enfin dans une « dictature » l'appui social qui lui manquait jusque-là.

Gide s'est donc jeté dans l'absurde par raison ; comme un insensé, après avoir mis le feu autour de lui, se jetterait dans l'eau sans savoir nager. On pourrait dire qu'il s'est « converti », vous avez là, dans cet acte d'abandon total à un avenir plus que douteux, l'illusoire équivalence, une exacte parodie de la foi chrétienne. Il n'est personne parmi nous qui ne ressente le pathétique de ce dernier acte d'une vie tout entière employée, suivant un beau mot de M. René Schwob, « à côtoyer sa propre grandeur ». Il est infiniment pénible à tout homme bien né de voir un homme semblable à lui, couvert comme lui du sang du Christ et comblé plus que tous de dons magnifiques, adopter, pour se suicider, des postures avantageuses.

Je ne sais si la conversion ridicule et nécessaire de Gide a pu instruire la clairvoyance de chrétiens semblables à M. Porché. Elle assainit l'atmosphère. Elle offrirait au moins, à ceux qui renoncent à raisonner, ce jugement de contact, que fournit la simple expérience. Tout ce que nous avons dit autrefois de l'absurdité gidienne se trouve, en effet, confirmé par le fait de cette absurdité qui prend corps sous nos yeux. J'ajoute que, par le fait encore, tout ce domaine de nos curiosités devrait être désormais considéré comme clos. Laissons donc le camarade Gide en proie à des professions de foi, méritoires sans doute, mais sans intérêt pour nous. Il publie dans les airs, à tous les vents, le double vœu de vivre assez pour voir triompher l'immense effort, et, dès aujourd'hui, de répandre son sang pour la cause. Déclamations injurieuses pour ce qui fut précédemment l'évangile de ce malheureux, sans rapport avec nos pensées utiles. Gide est fini, mais le danger de son émanation subsiste. Je ne verrais qu'un seul profit à tirer de lui : c'est qu'un tel exemple nous ramenât à nous sonder nous-mêmes, à nous demander le cas que, jusqu'ici, nous avons su faire de la vérité. Et M. François Porché recevrait en outre une leçon de courage.

*
**

Ce n'est donc pas sans quelque impatience que je me vois invité à répondre à une attente qui persiste malgré tout — on ne se défait pas comme l'on veut d'une obsession. La question est de celles qu'on ne saurait trop taire. Mais ne dis-je pas encore apprécier deux ouvrages récemment parus sur Gide, celui de M. René Schwob : *le Vrai Drame d'André Gide* (Grasset) et celui de M. Léon Pierre-Quint : *André Gide, sa Vie, son Œuvre* (librairie Stock).

Le premier est un livre de charité, c'est ce que je me hâte de dire, en ajoutant que mon estime pour la valeur humaine d'un René Schwob, et l'incontestable bonne foi de sa démarche ne m'ont pas empêché de trouver son livre trop long et trop subtil. N'aurait-il pas lui-même subi, sans s'en rendre compte, durant son combat pour la vérité, l'influence

de cette « attentive subtilité » gidienne, toute complaisante pour soi, que les précautions et les surprises égarent, que les paroles bien venues encombrant ? Ne pouvait-on suivre les chemins courts ? Je crois les choses plus simples, plus désireuses d'être simplement dites. L'âme elle-même — ce monde qu'il est impossible d'épuiser — ne sait-elle pas, pour s'exprimer, se loger en quelques mots qui l'apaisent ?

Mais la direction droite et franche était difficile à tenir à qui présentait au public un livre écrit en regardant Gide dans les yeux. Ce livre, qui ne regardait que le seul Gide, apparaît au public comme conçu de biais, car était-il possible de plaire à Gide sans déplaire à la vérité, et inversement ? Pour plaire à Gide, M. Schwob se croit obligé de saluer en lui toutes les « vertus apparentes » dont se cuirasse l'immoraliste, puis la vérité l'oblige à démontrer qu'elles sont fausses. Mais contre ceux qui les savaient fausses, il a d'abord tenu à ce qu'elles parussent vraies. Je n'ai pu parvenir à réduire ce balancement à une stable unité.

Ainsi, rien de plus indéniable chez Gide que l'*inconstance* ou l'*inconsistance*. « Contradictoire, flottant, n'est-ce pas à ce double défaut que ses adversaires les plus favorables l'acculent ? Mais ce reproche ne vaut pas, dit M. Schwob. Il faut admettre ce qu'il dit de lui-même, qu'il est un *personnage de dialogue*. » Si vous voulez. En effet, Gide ne craint pas de mener plusieurs rôles à la fois. Et telle est, d'après M. Schwob, sa « constance profonde, la constance d'une vie divisée ». Si vous le voulez, nous pourrions encore parler de son « inconstance constante ». Je doute que ces naïvetés, où s'embarrasse une charité anxieuse, aient touché l'âme du pécheur, bien qu'elles l'aient pu réjouir.

C'est une disposition très noble que de vouloir autant qu'on le pourra « sauver la pensée du prochain », comme au début de ses Exercices spirituels le demandait saint Ignace. Nous sommes tenus à cette règle envers Gide comme envers quiconque, mais la droiture du jugement est, pour un écrivain, la loi première ; de plus, la charité même envers une âme, illimitée quant à soi, a pour limite de son exercice la justice due à d'autres prochains. Des pères de famille, dont les fils se sont perdus pour avoir écouté le mauvais maître,

ayant dénoncé celui-ci comme un « malfaiteur », M. Schwob intervient et donne tort aux pères, « un peu trop empressés, selon lui, pour se décharger, eux et leurs enfants, à fondre sur les livres que, faute de nourriture spirituelle, ceux-ci ont dévorés ». Charité touchante pour l'empoisonneur, charité injuste — n'est-ce pas l'évidence même ? — pour ceux qui meurent empoisonnés.

La charité, devant le fait criminel, se réfugie dans l'interprétation des motifs, si elle les ignore. L'intention de nuire est diabolique, personne n'a le droit de la prêter à autrui, et, quant à moi, Gide, avec ses clartés sans profondeur ni perspective, m'apparaît peu capable de contrôler son propre sens, et, par conséquent, son intention. Ses lumières au magnésium sont de l'ordre de l'« instant », auquel il a conféré la dignité de sa fin dernière. Privé d'un phare lointain, réduit en toutes choses à une obscure foi, je veux dire à l'irrationnelle confiance que « tout ça finira bien », il ne sait ni où il va ni ce qu'il veut. Des forces aveugles le tyrannisent tout en recevant de ses lèvres les empreintes de la raison absente. M. Schwob l'a très bien montré : la littérature de Gide est née du « scrupule ». C'est pour échapper au péché, véritable chancre de l'individu, que cet individualiste d'abord se lavait, se frottait, s'enduisait d'idéal religieux, mais puisé en sa vanité même ; puis, que, reconnaissant l'inefficacité du traitement, il s'est ensuite évertué à construire avec toutes ses ressources de pensée et de langage l'éternel plaidoyer qui masque son découragement. Ainsi en fut-il jadis de son père selon l'esprit : Luther faisait de ses propres défaites morales une doctrine : que le péché ne compte pas, mais seule la foi au Rédempteur. Par un coup plus audacieux encore, Gide achève : que le péché, du moins le péché courageux, est cette rédemption même, puisque, explique-t-il sans se lasser, renoncer à la loi et à la conscience est répondre absolument au précepte évangélique de tout quitter. Le « dénuement » du péché est proprement, pour lui, l'état de grâce.

Et, assurément, une pareille misère appelle sur le blasphème moins de colère que de pitié. Et il est très vrai encore de dire que l'œuvre entière de Gide ne serait rien, si

elle ne s'apparentait de droit à l'ordre spirituel. D'autant plus que, à travers ces ruines que Gide complaisamment étale, M. Schwob recueille dans sa hotte, l'un après l'autre, les déchets misérables de toutes les vertus. Le fait même d'avoir conçu l'émancipation sous des apparences religieuses suppose, chez Gide comme chez Luther, une aspiration ou une respiration religieuse. Toutes les « apparences » du ciel se reflètent dans le miroir du marais pourri, y compris — chose étonnante — celle de la pureté. Il y a, en effet, dans Gide une « pureté apparente ». Le prurit exhibitionniste dont il souffre représente avec assez de justesse le pendant de la « sincérité ». Le contempteur des vertus tient à ce que ses voies détournées rejoignent la vertu, et celle de « sincérité » semble lui être surtout à cœur, — avec quel médiocre succès, il faudra le dire ! Tout cela est vrai. M. Schwob devrait se souvenir pourtant qu'entre le « bien » et son « apparence » il n'est de passage que dans l'ordre idéal ou littéraire, mais dans la réalité, rien de commun. Lorsque, par charité il l'oublie, il oublie du même coup que dans cette confusion réside le mensonge même, et que, par ce mensonge décoré, émouvant, fascinant, beaucoup d'âmes se perdent, que Dieu avait créées pour lui. Cela est un bien autre malheur. Entre la perversion où s'épuise le seul Gide et la plaie dont souffre dans l'esprit et dans la chair toute une génération à cause de lui, la charité sait où elle doit courir. Le temps n'est plus, pour charmer spécieusement le subtil, de s'attarder à de vains tournois, mais de vaincre le Mal là où il est. Le Bon Pasteur, c'est vrai, courait d'abord à la Brebis perdue, mais elle était seule, et il laissait les autres en sûreté à l'étable. Le cas n'est pas le même. Ici, sur les traces d'un seul, c'est tout le troupeau qui s'est égaré.

Ce que je dis là, M. Schwob n'a pu ne pas le sentir ; il lui arrive de l'avouer, bien que ce soit dans les termes les plus impropres. Il dit : « Ce qui est regrettable à un autre titre, et dans un certain sens plus encore que le « vice » de Gide, il me semble que c'est cette « passion de l'enseignement » qu'il confesse et qui procède de l'ennui seul. Elle fait de toute son œuvre, en même temps qu'un plaidoyer pour soi,

une aguichante invitation à le suivre. » Ayant lâché son « regret », M. Schwob le reprend et repart en quête d'une excuse. Mais, en vérité, s'agit-il ici de mettre au point, tout en la menuisant de son mieux, la culpabilité du corrupteur? En quoi cela intéresse-t-il? Que la propagande de Gide procède ou non de son ennui d'être vicieux tout seul, en quoi, je vous le demande, mérite-t-il davantage que nous l'approchions? Je me charge, et tiendrai le pari si l'on veut, de prononcer en faveur de Satan en personne un plaidoyer aussi fondé que l'est celui-ci en faveur de son meilleur apôtre. Je n'aurais nulle peine à démontrer, par raison théologique, que Satan est « spirituel », et tout chargé de pensée religieuse. Et que, contrairement à ce que pensent plusieurs, Satan n'est pas foncièrement mauvais, et que, encore, son péché a pu s'expliquer par plusieurs apparences. Et après? Laissons, je vous prie, ce jeu équivoque et périlleux, qui ne trouverait droiture et raison que chez les anges; et sachons nous trousser pour faire œuvre d'homme; il n'est que temps.

On comprend que si j'incrimine ce livre bien intentionné et mal assis, c'est à cause du mauvais point d'appui qui en compromet l'équilibre, d'où mon ennui. Comprendrez-vous à quel point il importe de viser droit devant soi lorsqu'on tire et de ne pas briser sa logique en s'obstinant à faire paraître un ce qui est deux? L'ai-je assez montré, ou veut-on encore quelques exemples?

Voici un texte de Gide que M. Schwob nous invite à contempler :

« C'est l'effort vers la volupté qui fait germer la plante, emplit de miel la ruche et le cœur de l'homme de bonté. »

M. Schwob a d'abord déclaré que cette pensée *était* très belle. Il reprend : « Que cette pensée *serait* belle, et quelle immense vérité elle nous livrerait si, au lieu de « volupté », nous lisions « plénitude » ! »

Le malheur est que Gide sait ce qu'il dit, et que si nous changeons les mots de ses phrases, ces phrases ne sont plus les siennes. Que penser d'un procédé qui ne tient compte ni des mots ni du sens? (Car, cette « plénitude » même dont on interpole ici le mot, que serait-elle pour Gide, sinon l'« osmose qui s'établit entre ses contraires », suivant une trouvaille de

M. Schwob? La vraie pensée de Gide reviendrait donc à ceci : « C'est par une osmose établie entre ses contraires que le cœur de l'homme s'empli de bonté. » Admire qui peut !)

Et voici un autre tour de pensée dont l'acrobatie me paraît dépasser toute prudence. M. Schwob prétend accorder à Gide une intelligence sympathique à tout ce qui est :

« Gide à chaque instant est toute tendresse, dit-il, et jusque pour ce dont il se moque, il est ému de percevoir quelque chose de lui (voyez quelle subtilité!). *Cela lui permet d'épouser, et mieux que par aucune compréhension extérieure, les états les plus éloignés de ceux qui semblent lui appartenir en propre.* » Ce qui n'empêche pas M. Schwob, à la page même où il vient déposer sa gerbe de fleurs, de parler tranquillement de l'*incapacité spirituelle* de Gide; de répéter ailleurs que Gide ne possède aucune compréhension des choses spirituelles, de la vie spirituelle, de l'amour, etc.; et d'affirmer, quelques pages plus loin, sa « fondamentale inaptitude à toute mystique ». On se demande, avec ces empêchements, quels états la tendresse de Gide pourra épouser.

Il serait aisé de poursuivre. Mais il suffit. Un livre, en somme, qui devrait être fort et qui eût pu l'être, tout entier compromis par les sophismes issus d'une indécision du cœur! Quelle vengeance plus sanglante pouvait tirer Gide de son imprudent ami, de son facile ennemi, que de le plier à sa propre discipline! M. Schwob semble avoir été la première victime de ce regard d'hypnotiseur dont, pour de bonnes raisons sans doute, il a tenu à décorer la couverture de son livre, devenu *le vrai drame d'André Gide et de René Schwob*.

C'est presque avec regret, après cela, que je dresserais l'inventaire des valeurs réelles que renfermait cette œuvre. Non seulement je ne fais pas d'objection à ce que toutes les créatures littéraires de Gide se tiennent « sous l'étroite dépendance de sa propre physiologie », mais je trouve les démonstrations que fait de sa thèse M. Schwob très pertinentes. Je suis, au fond, d'accord avec lui sur la pensée maîtresse du livre : le drame de Gide, comme de tout autre révolté, est dans les efforts qu'il déploie pour se sauver de sa rédemption. Les manières diffèrent chez chacun, le type

reste le même, et l'on peut dire que, sur la terre, il n'y a de vrai drame que là. Nous devons accorder un respectueux assentiment à M. Schwob d'avoir ouvert cette perspective dans laquelle le regard ne saurait s'engager sans que la vérité se dresse invincible. Je veux que toutes mes difficultés d'ordre logique ou littéraire, ou même moral, ne soient plus tenues que comme des jeux d'enfant, si le geste fervent de l'écrivain converti amène au bord du gouffre, en l'obligeant à ouvrir les yeux, une seule âme, quand ce ne serait pas celle qu'il pense.

*
**

Le livre de M. Pierre-Quint demande moins d'égards. Il n'est pas de la main de Gide, tout de suite cela se voit, mais l'esprit du maître l'imprègne si bien qu'il me suffira d'en exposer ici un rapport fidèle pour obtenir un bon portrait avec des couleurs sans danger.

La vie de Gide est d'abord parcourue. Sachez que cette vie fut douloureuse, étriquée, comme l'est celle des dévots, tant qu'il lutta contre le vice; heureuse, détendue, féconde, à partir du moment qu'il y céda¹. Ce genre de perfection lui fut ainsi révélé en Algérie, terre où « nul remords ne ternit la beauté », où « le plaisir, n'importe quel plaisir, est naturel : il se prend, il se donne, et le soleil purifie tout ». Gide se marie et écrit les « *Nourritures terrestres* », la même année.

A mesure qu'il avance, brillant de « nouveauté », Gide se libère ainsi jusqu'à la « pureté » complète. De temps à autre, le « remords » ancestral revient obscurément le fatiguer. Il le surmonte. Son courage, sa pensée, l'exemple de Wilde et surtout la pratique, lui obtiennent enfin la sérénité.

1. Je crains encore que mes lecteurs, mal préparés, ne sachent, n'osent me suivre. Voici, pour éclairer la marche, un coup d'œil sur le palier moral où il leur faut descendre dans la société de M. Léon Pierre-Quint. Pesez ce texte : « On s'imagina difficilement, dit-il, la force d'oppression des préjugés sexuels d'avant guerre. L'état de l'opinion pesait alors lourdement sur certains individus. Il y avait de quoi trembler ! A cette époque, déjà si lointaine, l'adultère semblait l'unique licence tolérée par la société... » Il faut savoir que tout approbateur de Gide l'est forcément de licences pires que l'adultère, et qu'eux-mêmes, tout de même, ne nomment pas volontiers.

Je passe sur bien des détails qu'on pourrait retenir, sur les milieux littéraires et de pensée traversés par Gide. Avec raison, d'ailleurs, M. Léon Pierre-Quint insiste sur sa formation proprement « morale » et « religieuse ». Un fait inexplicable survient en ce temps-là. Le plus grand nombre des amis de Gide lui faussèrent compagnie tour à tour, quittèrent ce que, nous autres, nous appellerions le « désordre », et tournèrent, plus ou moins court, du côté de la foi chrétienne. Une lutte — qu'il faudra que vous écriviez quelque jour, si vous vous en sentez le courage, Massis, — s'engageait à chaque départ entre ces convertis jaloux de triompher de l'âme de Gide, et cette âme désespérante. M. Léon Pierre-Quint en a, pour le moment, composé une suite de petits tableaux dans le genre héroï-comique, où l'on conçoit que le seul Gide fasse figure honnête, fidèle au parti de la loyauté et de la franchise. M. Léon Pierre-Quint pense même que si, à un instant, Gide sembla faiblir devant le zèle intempérant de ce grand sauvage de Claudel, ce fut pur jeu de sa part, pure curiosité d'artiste : sa formation protestante ne le préparait pas à rencontrer en Claudel une telle connivence de l'art et de la foi ; la pièce, l'intrigue, le décor, l'amusaient. Il faudra voir. A la fin, cependant, vous le sentez bien, Gide ne put que se sentir outré de ces sollicitations impudentes, de ces manœuvres dénuées de bonne foi. « Laissez-moi tranquille ! », s'écriait-il. Car il sentait qu'il ne pouvait plus parler sans colère des « mensonges » épais des religions et de l'« égoïsme hideux » des familles.

Et il se rend à lui-même. « Une joie immense l'habite. » Il publie *Corydon*, les *Faux Monnayeurs*, les *Caves*, bref, ses traités d'éducation. Il soulève en Allemagne les approbations que l'on sait.

Il est la délicatesse même ; extrêmement timide, d'une timidité charmante. Son abandon est exquis. Il fascine, il ravit. Si l'on désire connaître tout ce que son commerce peut apporter de fraîcheur, de spontanéité, d'inattendu, il suffit de lui confier, pour s'amuser avec eux à sa guise, des enfants.

Sa pensée ne cesse de progresser. Parvenu au faite de la gloire, il s'en détache, car rien n'altère son évangélique dénuement. Autour de lui tout a cédé. Ses tristes amis ont

dévié, les uns, comme Valéry, vers les grandeurs officielles, les autres sous le carcan de l'Église qui les étouffe. Jammes, Ghéon, Claudel, presque Rivière, et vous Schwob, le dernier. Trois demeurent libres et purs : Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger et Gide.

— Voilà. J'ai tâché de reproduire pour vous, d'une main ferme, le médaillon gravé par M. Léon Pierre-Quint. Vous pourrez en admirer les traits. J'oubliais une précieuse et haute couronne, cette « sérénité » avec laquelle ce maître et docteur de l'impureté goûte enfin la dure victoire remportée sur son âme. Pendant de si longues années, l'inquiétude le minait ! A tout inconnu qui se présentait à lui, — raconte M. Léon Pierre-Quint, — il demandait anxieusement, à voix basse, penché :

— Êtes-vous inquiet, vous ?

(Ce qui, nous confie encore M. Léon Pierre-Quint, ne pouvait avoir d'autre signification que : « Craignez-vous Dieu ? ») Aujourd'hui, aux nouveaux venus qui lui rendent visite, Gide demande toujours :

— Êtes-vous inquiet ?

Mais il ajoute aussitôt : « Moi, je ne le suis plus. J'ai cessé de lutter contre mon démon. Le *monstre intérieur* est vaincu. »

Il possède ce qu'il ambitionnait uniquement, cette paix que le monde donne, l'impiété poussée jusqu'à la perfection d'une nature, et que Dieu, parfois, laisse apparaître sur le front de ses ennemis comme le signe avant-coureur le plus proche de la réprobation¹.

1. M. Léon Pierre-Quint s'amuse de ce que le bonheur de l'impie puisse être traité de scandale. Il faut s'entendre sur ce que vous appelez « bonheur », mais il est trop certain que l'impie, à force de rechercher la tranquillité, peut en trouver une. Voici une présentation de la mort d'Anatole France, que je relève dans la *Revue hebdomadaire* du 3 octobre 1925 : « Il voulut une agonie exemplaire, on peut dire que l'heure venue, il se surpassa lui-même. Son stoïque paganisme ne se démentit pas un instant... Le problème de l'Au-delà n'a point épouvanté ses dernières minutes. Il est mort comme il avait vécu, sans mendier de surnaturels secours. Il a franchi, sans s'écrouler dans de misérables et coutumières agonies, la porte suprême du Destin..., etc. » Le scandale est, ici, non, hélas ! dans le fait lui-même, mais dans l'impudence de son narrateur (et de la Revue qui l'hospitalise) à se présenter comme chrétien.

*
**

La psychologie, l'art, l'éthique, la sociologie, tout va maintenant s'expliquer suivant les voies de Gide; tout, et pas seulement ses romans, relève de sa « physiologie ». C'est pourquoi je ne crois pas indispensable de nous enliser sur ce terrain mou; nous nous exposerions d'ailleurs à des redites. Qu'il me suffise de déclarer — le jugement sur le fond étant mis à part — mon accord complet avec M. Léon Pierre-Quint sur la pensée et les intentions de Gide. La méthode de travail de Gide a été de pénétrer l'inconscient, véritable repaire du démon, d'après lui, d'où les pires sentiments refoulés ressortent sous des formes honnêtes. D'où son aversion et ses ironies pour le mensonge de l'honnêteté. Lui, il se rétablira dans la vérité par la découverte de lui-même. Chaque fois qu'il aura mis la main sur un de ses secrets ressorts, quel qu'il soit, il aura conquis un degré de plus de liberté, et chaque fois qu'il se sera manifesté tel qu'il est, il aura posé l'acte parfait et sincère, dernier terme à la fois de la science et de la vertu. Ainsi s'accusera la personnalité de l'artiste et de l'homme complet, au-dessus des lois subies par le vulgaire troupeau, ou contrairement à elles.

Ce qui gêna considérablement Gide dans ses progrès, ce fut, nous l'avons vu, cette croyance héritée de ses pères, et presque irrésistible, que certains actes étaient bons en soi et certains autres mauvais. Son rare courage lui permit à la fin de substituer à la notion commune du « bien » et du « mal » celle d'actes personnels et libres. Mais, à ce moment, il avait tout rejeté avant d'avoir encore rien acquis; du freudisme, il s'en revenait alors à l'évangile, dans la mesure, du moins, où il croyait entrevoir en celui-ci des images approximatives de sa libération. C'est là ce qu'il appelait « gagner son âme en la perdant ».

M. Léon Pierre-Quint ne manque pas d'insister lourdement sur les traits de cet évangile duquel ont été éliminés le Crucifix et le Calvaire, où Jésus-Christ lui-même n'est évoqué qu'à l'état d'ombre bénissante, incapable de formuler une

défense, souriant en dessous aux hommes vicieux¹. Un Christ-Juge amputé de sa main gauche. Un chef d'Église sans autres ennemis que ses saints et ses fidèles, nouvelle race de pharisiens endurcis. Le ciel ouvert aux seuls émancipés, mais ouvert sur la terre, dans l'« instant », seul terme où se consomment et renaissent les espérances. Enfin, pas d'éternité, pas de ciel, pas d'enfer, pas de Dieu. Tel est l'évangile auquel s'accorde le monument édifié sur la « physiologie » d'un anormal². Ajoutons que la « sociologie » s'engrène sur le même appareil. Gide est amicalement suivi jusqu'à sa conversion au communisme. Cette conversion, M. Léon Pierre-Quint avoue bien, en terminant, que rien dans le passé ne saurait en faire augurer le succès à venir. Mais, ajoute-t-il avec aplomb, — car rien ne déconcerte un esprit prévenu : — « C'est envisagée dans l'infini de l'avenir que l'idée de progrès devient éblouissante. » Là est le salut pour lui ! Sur quoi, nous demanderons à M. Léon Pierre-Quint ébloui s'il ne craint pas que ce soit là précisément renier la « raison » qui fut jusque-là sa norme, pour mettre son salut dans la foi. Nous lui demanderons encore s'il pense que la foi, je ne dis pas chez un chrétien, mais dans aucune religion que ce soit, s'appuya jamais avec de telles improbabilités sur la fragilité de l'idée pure. L'éblouissement de M. Léon Pierre-Quint ne peut, par aucun signe, se distinguer d'un rêve fou. Que le rêveur cueille donc ses palmes avant de les vendre !

Tant s'en faut, après cela, que nous tolérions ces réclames multiformes d'après lesquelles, chez Gide, la suppression du préjugé chrétien contre la chair livrerait passage à la

1. M. Léon Pierre-Quint : « Jamais le Christ n'a enseigné systématiquement la recherche de la douleur pour plaire à Dieu. Il n'y a pas de défense, de « rampes », de « garde-fous » dans la morale de l'Évangile, ni d'interdiction des désirs, ni de domestication perpétuelle des instincts... A mesure que Gide a approfondi le livre sacré, il s'est désolé et indigné à la fois de ce que les Églises en avaient fait. »

2. M. Léon Pierre-Quint nous apprend que Gide possède en réserve des notes abondantes sur ce sujet, devenu, d'après lui, banal : « Le Christianisme contre le Christ ». Tout cela est inédit ; mais un jour... (prenons garde !) — N'allez pas chercher midi à quatorze heures, cher lecteur ; ce que Gide, ce jour-là, reprochera au christianisme, ce sera « le préjugé chrétien contre la chair ». Rien de plus simple, si vous comprenez la philosophie.

moindre parcelle d'une appréciable nouveauté. Elle ne livre passage à aucune.

Si quelqu'un en doutait, que ce soit M. François Porché ou un autre, c'est qu'il s'est sottement laissé intimider. Il faut avouer que l'impudence était grande de manœuvrer, pour faire reculer les gens honnêtes, en s'avançant couvert d'une exclusivité de « bonne foi ». « Bonne foi ! » est leur cri de guerre. Pour ne parler que de ce que nos yeux ont vu, de quelle bonne foi Gide se permet-il de tout dire, si c'est lui ou l'un de la bande, et crie-t-il à la « révoltante monstruosité », si quelqu'un répète après lui les mots qu'il a prononcés ? En quoi, je le demande, l'exégèse des *Nourritures*, ou de l'évangélisme de Gide, telle que la critique catholique l'entend, diffère-t-elle de celle de son interprète approuvé, M. Léon Pierre-Quint ? Si elle ne diffère en rien, de quelle bonne foi Gide se permet-il de la désavouer et de la maintenir en même temps, suivant les visages ¹ ?

Il s'avance quand il est seul ou entouré d'amis, et dès que l'on entend des pas, il se terre. Les démarches de Gide n'ont rien de la ligne franche. Elles s'inscriraient plutôt dans la mimique des malfaiteurs de cinéma. « Pas à pas, il a avancé,

1. Malgré les dénégations de Gide, personne ne peut mettre en doute son éthique, telle que la décrit M. Léon Pierre-Quint. Cette phrase : « L'extraordinaire pureté qui nous a paru si caractéristique du bonheur de l'hédoniste semble bien de même nature que cette extraordinaire innocence du bonheur suprême dans l'Évangile », en est, par ce « semble bien » la forme la plus adoucie. M. Léon Pierre-Quint, qui se réfère d'ailleurs constamment aux *Nourritures* quand il moralise, rapporte expressément que, depuis la guerre, Gide, « revenu au plus profond de lui-même, a retrouvé les audaces qu'il refoulait dans sa jeunesse ». « Il a commencé à chanter de nouvelles *Nourritures terrestres*. » « Il ne regrette que le temps perdu », etc. Si l'on veut peser l'honnêteté, on retrouvera dans mon *Esprit d'André Gide* (Rouart, 1928) la comédie de contrition qui nous fut payée en ce temps-là par ce bon apôtre, au seul nom de ces livres « damnables et condamnables », soupirait-il. Mais aussi pourquoi lui reprocher un péché de jeunesse ? Était-je de bonne foi... ? etc. — La duplicité est visible. Un peu plus tard, Gide feignait d'écarter d'un geste nonchalant ces pages gênantes pour lui (dans *Divers*. Les Essais, 3. Gallimard N. R. F.), tout en jouant la surprise d'y trouver la publication d'une lettre que j'avais d'abord projeté de laisser entre nous. — Le beau joueur ! Lui qui avait montré sournoisement au public la moitié seulement de ses cartes, et allait empocher la mise ! A temps j'ai retourné tout le jeu. M. Léon Pierre-Quint : « D'autres fois, il se montrait soucieux de la plus stricte probité et ne supportait pas de voir auprès de lui ses neveux ou ses nièces tricher... » Allons, tant mieux !

décidé à ne pas faire de geste imprudent, sinon (*sic*) au moment qu'il jugera opportun. »

Un homme à plaindre, assurément. Aucune issue ! Cette sincérité à laquelle il tend de toutes ses forces comme à sa seule justification, impossible ! Il n'y arrivera jamais. Car, sur le point de justifier sa pratique par l'aveu, tout à coup il en appelle à une pratique qui infirme l'aveu. Se sent-il, de sa littérature, entraîné publiquement aux réalités qu'elle supposait, il se débat contre ces réalités. Parce qu'un passant interprète ses paroles — en ce qu'elles présenteraient de doux — sur la foi de ses actions, le voilà qui s'indigne au point d'en perdre son style. Mais aussi pourquoi cette maladie de sans cesse vouloir, en dépit de sa doctrine, ressembler aux honnêtes gens !

Gide ne se sauvera pas de là par des phrases cauteleuses. Quiconque voudra serrer de près la gesticulation de l'illusionniste saura à quoi s'en tenir. Avec une courtoisie qui laisse à réfléchir, Gide aime prier ses partenaires de croire à « ses sentiments bien attentifs ». Aucun mot ne peint mieux l'intelligence maligne unie à la sécheresse du cœur. C'est qu'en effet il vise aux mains et aux yeux, prêt à saisir l'imperceptible inattention et en profiter. Jusqu'ici, devant la galerie où son talent retient les curiosités, apparemment il gagne. Pourtant, à le voir à ses manœuvres de réticences, de feintes, de retours, apologiser sur des publications unilatérales, s'emparer hâtivement de ce qui n'est qu'erreur matérielle pour infirmer la foi de l'autre, tout en secourant sa propre bonne foi comme une victoire, qui se deuterait que Gide ait introduit quoi que ce soit de nouveau, du moins en fait de vertu¹ ?

Et je ne voudrais pas non plus, en m'attachant à un devoir nécessaire, avoir accru chez personne l'impression du « pouvoir » de Gide. Le pouvoir de Gide, si on le distingue de l'art

1. M. Léon Pierre-Quint : « De même qu'en pénétrant dans l'inconscient il se plaît à duper le diable(!), ici, dans son art, c'est le lecteur qu'il s'amuse à mystifier. » Encore : « Ainsi, le sacrilège est, avant tout, pour Gide, un procédé psychologique. C'est une manière de surprendre son lecteur, de le déconcerter, de l'« inquiéter », afin de lui permettre de pressentir toute l'extraordinaire complexité intérieure de chaque être humain, etc. » Tout cela respire l'honnêteté.

qui fait écouter l'écrivain, est de nature « occulte », de ces pouvoirs que la lumière dissipe. A une distance où le malaise de la suggestion gidiennne ne se fait plus sentir, un écrivain de talent¹ déclarait : « Rien n'a paru plus consternant que cette magistrale imperméabilité d'André Gide, l'opacité intellectuelle et l'hermétisme d'une sensibilité que certains croient douée d'une réceptivité œcuménique, et qui s'avoue si pauvre dans son essence. »

Il ajoutait : « Quand il nous arrive de lire dans les revues officielles des chapelles littéraires parisiennes que Gide est reconnu comme maître spirituel par les nouvelles générations françaises, nous nous contentons d'échanger des regards d'amusement... »

Il faudra bien qu'un jour ou l'autre on en vienne chez nous, sans désaccord, à juger dans les mêmes termes un mouvement dont la seule invention — si l'on ose dire — fut de révéler comme religieux et d'utiliser comme universel symbole le geste infâme de la stérilité.

VICTOR POUCEL.

1. M. Pamphile Seicaru, député au Parlement roumain et journaliste, répondant à l'enquête.